Bulletin de la Sabix

Société des amis de la Bibliothèque et de l'Histoire de
l'École polytechnique

59 | 2016

Emmanuel Grison

Olinde Rodrigues vu par Emmanuel Grison

Christian Marbach

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/sabix/1803>

ISSN : 2114-2130

Éditeur

Société des amis de la bibliothèque et de l'histoire de l'École polytechnique (SABIX)

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2016

Pagination : 129-142

ISSN : 0989-30-59

Référence électronique

Christian Marbach, « Olinde Rodrigues vu par Emmanuel Grison », *Bulletin de la Sabix* [En ligne], 59 | 2016, mis en ligne le 23 juillet 2018, consulté le 08 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/sabix/1803>

Olinde Rodrigues

vu par Emmanuel Grison

Christian Marbach

$$h_n e_n = (-1)^n n! k_n \int_a^b (Q(x))^n W(x) dx$$

Toujours passionné par l'histoire, Emmanuel Grison trouva dans sa famille des sujets originaux à étudier.

Je ne parle pas seulement de la grande famille polytechnicienne, commençant par Monge et Carnot: il saura en extraire des portraits individuels comme des portraits de groupe ou des analyses thématiques. Je parle aussi de sa famille proche.

Nous analysons par ailleurs la belle biographie qu'il fit de son frère Michel. Je vais aborder ici un autre personnage: Olinde Rodrigues (1794-1851). Par le parcours singulier de sa propre famille de juifs séfarades portugais, par ses adhésions à la famille de Germaine Grison, par la qualité de ses travaux mathématiques et son rôle majeur dans le saint-simonisme, Olinde ne pouvait que solliciter la curiosité d'Emmanuel.

J'ai devant les yeux deux textes qu'il écrivit sur lui. Le premier fait partie d'un long texte (« Le Journal des Sarchi sous le Second Empire ») réalisé par Emmanuel à partir des lettres de Charles et Félicie Sarchi à leur fille Hélène Van Tieghem. Voici quelques précisions généalogiques. Félicie, qui devient Madame Sarchi en 1828 est une des sœurs d'Olinde. Germaine Grison, l'épouse d'Emmanuel est une descendante en ligne droite de Félicie Sarchi-Rodrigues.

Ce « Journal » est logiquement proche d'un roman par lettres, avec des commentaires d'Emmanuel. L'un concerne Olinde Rodrigues et sa famille. C'est lui que je reproduis pour l'essentiel dans cet article.

Le second texte dont je dispose, qui m'a été confié par Germaine Grison, est très proche du précédent, et il en reprend des paragraphes entiers. Mais il se présente encore plus que le précédent comme une « adresse » aux enfants, petits-enfants, arrière-petits-enfants d'Emmanuel et Germaine, introduisant aussi des figures de style comme « Félicie, votre aïeule ». Je ne reprends de ce document, daté du 12 août 1999, que la première page, qui présente la famille des Rodrigues d'où est issu Olinde.

En 2016, nous disposons, plus facilement qu'Emmanuel en 1999, de documents sur Olinde Rodrigues et beaucoup sont accessibles sur le web. Je ne suis par exemple pas certain qu'Emmanuel ait pu exploiter une source primaire importante, les actes du procès de 1832 faisant comparaître Infantin et ses disciples, dont Michel Chevalier et Olinde, accusés tout à la fois de banqueroute frauduleuse et d'incitation à la débauche.

Il existe aussi de nombreuses sources secondaires. Là encore, je donnerai un seul exemple, datant de 2005. Son titre est tout un pro-

gramme: *"Mathematics and Social Utopias in France: Olinde Rodrigues and His Times"*. Ce livre, écrit sous la direction de Simon Altman et Eduardo L. Ortiz et paru sous l'égide des American Mathematical Society et London Mathematical Society donne sur Olinde et sa famille de nouveaux éléments.

De même, la manière dont le bilan du saint-simonisme fut revisité, notamment en France, et par exemple dans les ouvrages de notre camarade Antoine Picon (1976), conduirait certainement ses experts à corriger ou nuancer certaines appréciations d'Emmanuel Grison.

Mais, une fois ces réserves posées, on ne peut que suivre avec plaisir l'aventure qu'il nous conte. D'abord, parce qu'elle est bien écrite, ce qui ne nous étonnera pas au terme de ce bulletin consacré à son auteur. Et puis, quel personnage, cet Olinde ! Et quelle époque, où un individu pouvait tout à la fois être brillant en mathématiques, construire une doctrine pas totalement utopique, la macérer et approfondir au contact de camarades hors du commun, vivre avec eux des heures enfiévrées tout en abordant une carrière financière d'exception. Eût-il vécu vingt années de plus, il aurait aussi pu être le témoin de certains de ses fruits éclos sous le Second Empire. Merci Olinde ! Et merci Emmanuel de nous donner cette occasion de le mieux connaître !

Les Isaac Rodrigues

Les Rodrigues étaient nombreux dans la diaspora juive séfarade de Bordeaux à la fin du XVIII^e siècle. Après des décennies de vexations qui les avaient fait fuir d'Espagne en Portugal, de Portugal en Guyenne, et vice-versa, ils s'étaient fixés dans le Sud-Ouest. L'un d'eux, un Jacob Rodrigues Pereira (1715-1780) réussit à éduquer un enfant sourd-muet de naissance ; il lui avait appris à lire, à parler. On lui confia d'autres élèves, c'était la renommée ; en 1749, il était présenté à l'Académie des sciences, recevait une pension du Roi. Mais il garda secrètes

ses méthodes : c'est l'abbé de l'Épée (1712-1789) qui publiera peu après la méthode des signes (1776) et sera crédité d'avoir, le premier, sorti les sourds-muets du monde du silence.

À la mort de ce Jacob, son épouse retourna à Bordeaux avec leur seul fils, Isaac Rodrigues Pereira. Celui-ci se lança dans le commerce, le courtage maritime ; il épousa en 1800 Henriette Lopes Fonseca. Mais avec la guerre et le blocus continental, c'est la faillite : Isaac meurt prématurément, laissant à sa veuve deux fils : Émile (1800-1875), et Isaac, posthume (1806-1880) : ce seront les deux grands Pereire.

Un autre Isaac Rodrigue (177 ?-1846), votre aïeul – Rodrigues Henriques, à ne pas confondre avec Pereira – de Bordeaux également, était ami et parent des Pereira. La parenté venait-elle de ce qu'il avait épousé, lui aussi, une Lopes Fonseca ? Nous n'avons pas d'arbre généalogique : il fourmillerait sans doute de multiples unions au sein de cette communauté juive de Bordeaux... Remarquons d'ailleurs que Félicie Sarchi, née Rodrigues Henriques, citait en exemple, au tournant d'une lettre, « sa tante Pereire » (19-01-1867). Quoi qu'il en soit, Henriques aida de son mieux les Pereira, avant de se décider à « monter » à Paris avec sa progéniture.

Une remarque à propos de la prononciation du nom Rodrigues : au Portugal, on dit « *Rodri-gu'ch* » et un Portugais de ce nom venant en France aujourd'hui se ferait appeler « *Rodri-guès* ». C'est la prononciation que, personnellement, j'ai retenue, mais aucune tradition familiale ne nous renseigne sur la manière dont Pereire et Sarchi appelaient leur belle-famille. Compte tenu de la pratique générale de ce temps, de franciser les noms étrangers, il me semble probable qu'on disait alors, comme Corneille : « *Rodrigue* ».

Isaac et Sophie (1776-1846) Rodrigues Henriques eurent huit enfants, deux fils et huit filles, et donnèrent des prénoms peu ordinaires aux aînés : Sophronie, Olinde et Herminie. Ces prénoms curieux étaient tirés de la *Jérusalem délivrée* du Tasse (1575), où l'on trouve, en

effet, au chant II, le touchant épisode d'Olinde et Sophronie, puis, au chant III, à la cour d'Aladin, la belle Herminie, princesse sarrasine – mais amoureuse du chevalier chrétien Tancred... Adopter ces prénoms était déjà une certaine prise de distance par rapport aux coutumes juives; elle se confirma quand ils furent les premiers de la communauté israélite de Bordeaux à envoyer leur fils au Lycée impérial: il ne peut s'agir que d'Olinde, puisque le second, Eugène, naquit seulement en 1807, peu avant que la famille partît à Paris. Votre aïeule, Félicie, naquit à Paris le 4 juillet 1811, ce qui permet de situer le déménagement de Bordeaux vers 1808-1810. Les autres filles Rodrigues se prénommèrent plus classiquement Anaïs, Mélanie et Amélie.

Félicie Bonnier rangeait dans l'ordre suivant les enfants Rodrigues (j'ai joint celles des dates de naissance qui me sont connues: Olinde (1794), Sophronie, Anaïs (1801), Herminie, Eugène (1807), Mélanie, Félicie (1811), Amélie (1813). Mais, comme on le verra plus loin, selon le faire part du décès d'Hélène Van Tieghem, ce serait Sophronie (Madame Andrade) l'aînée, et non Olinde.

Après avoir recopié ce texte de Grison sur les origines de la famille Rodrigues, voici donc le texte principal sur Olinde lui-même, extrait du « Journal des Sarchi ». Je le conserve dans sa forme originelle, avec les intitulés des petits chapitres, et son titre complet:

Olinde Rodrigues
© Source: Wikipedia

Olinde Rodrigues (1794-1851). Les Saint-Simoniens

Article d'Olinde Rodrigues dans le Journal de Liouville

© Collection École polytechnique

1. La théorie analytique des surfaces

Olinde, l'aîné des Rodrigues Henriques, était assurément un brillant sujet. Certaines notices biographiques le font entrer à l'École Normale, puis devenir répétiteur de mathématiques à Polytechnique; d'autres prétendent qu'il fut empêché d'entrer à Normale en raison de sa religion: ce qui est certainement inexact, car il n'y eut aucune discrimination religieuse au concours d'entrée à Normale, ni sous l'Empire (l'École avait été refondée en 1808), ni sous la Restauration. Olinde est en tout cas absent des registres de Normale comme de ceux de Polytechnique. Une autre notice, plus crédible, assure qu'il était en 1812 maître d'études au Lycée Napoléon (actuel Henri IV), dans le cours de M. Dinet, professeur de mathématiques. Ce Dinet est vraisemblablement Charles-Louis Dinet (1775-1856), ancien élève de la première promotion de Polytechnique (1794) où il était « *chef de brigade* », c'est-à-dire choisi par Monge comme un des élèves les plus

avancés; il fut nommé répétiteur d'analyse à Polytechnique en 1799, puis examinateur au concours d'entrée en 1804; il deviendra inspecteur général de l'Université¹. L'un des élèves de Dinet, au Lycée Napoléon, n'était autre que l'illustre Prosper Enfantin (1796-1864) qui préparait Polytechnique où il fut reçu au concours de 1813. C'est donc au Lycée qu'Olinde et Enfantin durent faire connaissance. Olinde se signala alors par de grands talents en mathématiques. Sa bibliographie fait état d'une thèse soutenue devant la Faculté des sciences de Paris le 28 juin 1815, sous le titre: « De l'attraction des sphéroïdes ». Mais Olinde Rodrigues est surtout connu par les élégantes relations différentielles (ce seront les « *équations* » ou « *formules* » d'Olinde Rodrigues qui « *jouent un rôle important dans la théorie des lignes de courbure* » (Darboux) en géométrie analytique des surfaces. (On nomme « ligne de courbure », passant par un point donné de la surface, la ligne d'intersection de cette surface par un plan contenant la normale à la surface; le rayon de courbure est le rayon du cercle osculateur à la ligne de courbure, au point donné. On distingue, en chaque point de la surface, parmi les lignes de courbure, deux « lignes de courbure principales », orthogonales, correspondant chacune au minimum et au maximum des rayons de courbure; les normales à la surface tout le long des lignes de courbure principales forment une surface développable, c'est-à-dire une surface réglée dont toutes les droites se croisent. Les relations d'Olinde Rodrigues conduisent aux rayons de courbure principaux en chaque point). Dans les quatre tomes de la *Théorie générale des Surfaces* de Darboux (1896), Olinde Rodrigues n'est pas cité moins d'une quinzaine de fois.²

1. *Note de Christian Marbach*. Les admirateurs d'Évariste Galois se rappelleront sans doute son altercation avec ce même Dinet, pour incompréhension mutuelle, lors de l'examen d'entrée à l'X, et du torchon que le candidat Évariste aurait, à cette occasion, jeté à la tête de l'examineur.

2. *Dans une autre version de ce texte, Emmanuel ajoute*: Et j'ai constaté que, dans le cours de géométrie qu'André Leclerc du Sablon et moi nous eûmes à Polytechnique, notre professeur, Gaston Julia, citait Olinde Rodrigues. Olinde a donc laissé un nom célèbre en mathématiques.

© Collection École polytechnique

Mais c'est surtout par le saint-simonisme qu'il est entré dans l'histoire. Isaac Rodrigues s'était fait professeur de comptabilité à Paris; Olinde, malgré ses dons, ne s'orienta pas vers le professorat de mathématiques mais entra dans les affaires et se fit courtier en Bourse. En 1822, le cousin Émile Pereire montait à son tour à Paris, accueilli chez les Rodrigues; il se faisait lui aussi courtier chez le banquier Fould et était rejoint en 1823 par son frère Isaac. En 1824, Émile épousa la sœur d'Olinde, Herminie Rodrigues. La dot n'était que de 4000 frs: les Rodrigues avaient beaucoup de relations dans la finance comme dans le milieu scientifique, mais la fortune n'était pas encore au rendez-vous. Quant à Olinde, je n'ai pas trouvé la date de son mariage, ni le nom de famille de son épouse; elle avait le curieux prénom d'Euphrasie. Olinde poursuivait sa carrière dans la finance; en 1820, il publia une *Théorie de la Caisse hypothécaire, ou examen du sort des emprunteurs, des porteurs d'obligations et des actionnaires de cet établissement*. Sans doute était-il déjà employé à la Caisse hypothécaire; en tout cas, en 1825, il en était directeur et le président du Conseil d'Administration était un Duveyrier dont le fils

sera un notoire saint-simonien ; Olinde recrutera en 1827 Prosper Enfantin comme caissier général de cette banque. Enfantin quittera ces fonctions à la fin de 1830, mais Olinde en restera directeur jusqu'à sa mort. Mais revenons au tournant décisif de la vie d'Olinde : en 1823, il a rencontré Saint-Simon chez le banquier Ardouin et va devenir bientôt le disciple le plus intime du Maître.

2. Saint-Simon et le saint-simonisme³

Le comte de Saint-Simon (1760-1825) avait parcouru le monde au temps de la Révolution. Il en retira peu à peu la conviction qu'il était le prophète des temps nouveaux, investi de la mission de réformer l'humanité malade, en l'invitant à rejeter la direction des prêtres et des nobles pour confier le magistère aux savants et aux artistes et donner le pouvoir politique aux industriels : beaux-arts, industrie, science, voilà la nouvelle trinité saint-simonienne. Saint-Simon tenait salon et fréquentait beaucoup ; Augustin Thierry fut son premier disciple, mais se sépara de lui dès 1816. Auguste Comte, tout frais exclu de Polytechnique dont on licencia les élèves en 1816, lui succéda auprès du maître, rédigeant pour lui un important chapitre du Catéchisme des Industriels (le « *Livre des livres* » pour Saint-Simon), intitulé « *Système de politique positive* » ; il fera schisme à son tour en 1823. C'est Olinde Rodrigues qui lui succéda, tandis que Saint-Simon rédigeait son dernier ouvrage, *Le Nouveau Christianisme*. Il estimait en effet qu'il fallait aller au-delà de la philosophie positive, et qu'il était essentiel de donner à l'humanité, avec la foi dans le progrès, une religion universelle. Saint-Simon s'en crut le Messie. Le jour de sa mort (19 mai 1825), Olinde était à son chevet, et voilà les dernières paroles du maître : « *Le Nouveau Christianisme ne sera pas immédiatement compris. On a cru que tout système religieux devait disparaître*

parce qu'on avait réussi à prouver la caducité du système catholique. On s'est trompé ; la religion ne peut disparaître du monde, elle ne fait que se transformer... Rodrigues, ne l'oubliez pas et souvenez-vous aussi que pour faire de grandes choses il faut être passionné. Toute ma vie se résume en une seule pensée : assurer à tous les hommes le plus libre développement de leurs facultés ». Olinde sera « le » disciple ; passionné, il l'est et le restera. Saint-Simon lui légua la propriété de ses œuvres et le chargeait d'en assurer l'édition.

3. Les saint-simoniens

Aussitôt après la mort de Saint-Simon, Olinde Rodrigues regroupa les amis du maître et lança avec eux, dès le 1^{er} juin, la société d'édition d'un journal hebdomadaire destiné à exposer et à répandre la doctrine : *Le Producteur*. Les deux fondateurs-gérants étaient Rodrigues et Prosper Enfantin. Ce dernier, reçu à Polytechnique en 1813, démissionnaire en 1814, se lança d'abord dans le négoce des vins et partit en Russie où il se lia avec un groupe de camarades de Polytechnique chez qui on discutait philosophie et économie politique. De retour à Paris en 1823, il retrouva Rodrigues qui le mena une fois chez Saint-Simon où l'on donnait lecture d'un chapitre du *Nouveau Christianisme*. Enfantin était un joyeux enthousiaste, fort bel homme, à la voix douce et charmante, très séducteur, un rien vulgaire, aimant la bonne chère et les femmes, très passionné, lui aussi, par l'avenir de l'humanité, mais moins rigoureux qu'Olinde sur le plan de la morale, tant financière que personnelle. Pendant un an, d'octobre 1825 à décembre 1826, *Le Producteur* annoncera la nouvelle religion, contenue dans ce *Nouveau Christianisme* dont Saint-Simon avait dit à Olinde : « *Toute la doctrine est là* ». Rejet d'abord du christianisme en tant que religion capable de guider l'humanité, car il a sacrifié le corps à l'esprit, l'industrie à la théologie. Rejet du libéralisme qui n'a ni doctrine ni religion, se bornant à « *laissez faire, laissez passer* ». Or un pouvoir spirituel est indispensable pour structurer une activité humaine en croissance dans les trois domaines essentiels :

3. (Sources indiquées par Grison : Georges Weill. *L'École saint-simonienne et son histoire*. Paris : Alcan 1896 ; Sébastien Charléty. *Histoire du saint-simonisme* (1825-1864). Paris : Hartmann, 1931 ; Henry-René d'Allemagne, bibliothécaire honoraire à la Bibliothèque de l'Arsenal, *Les Saint-simoniens* (1825-1837). Paris : Gründ, 1930. In 4°, 454p.)

les beaux-arts, l'industrie et la science. Ce pouvoir ne devra plus être confié aux prêtres, mais aux savants; il devra favoriser le progrès dont l'industrie sera le moteur. Pour se développer, celle-ci a besoin du crédit: le banquier en sera le dispensateur en collectant les fonds de l'oisif, en puisant dans les rentes de ceux qui n'en font rien d'utile, pour les transmettre au travailleur. L'association entre le patron et l'ouvrier se substituera à l'exploitation du travailleur par l'oisif. La nouvelle foi sera la foi dans le progrès: l'histoire nous montre un progrès continu de l'humanité, dans des associations de plus en plus larges, famille, cité, nation, chrétienté, qui n'ont pas empêché jusqu'ici, de l'esclavage au capitalisme, l'exploitation de l'homme par l'homme. La religion saint-simonienne ira vers l'association la plus vaste, celle de toute l'humanité, vers l'exploitation non plus de l'homme par l'homme, mais du globe par l'humanité.

Dans les années 1827-1830, la société saint-simonienne s'agrégea nombre de disciples, dont plusieurs jeunes polytechniciens: entre autres Henri Fournel (1817), ingénieur des Mines, Pau-

lin Talabot (1819), ingénieur des Ponts et futur directeur général de la Compagnie P.L.M., et surtout Michel Chevalier (1823), ingénieur des Mines. Un adepte un peu plus âgé, Saint-Amand Bazard (1791-1832), ancien carbonaro et chef conspirateur, se convertit avec fougue au saint-simonisme. Les frères Pereire y vinrent avec enthousiasme, ainsi que le jeune frère d'Olinde, Eugène Rodrigues (1807-1830), une « âme d'apôtre ». Deux autres disciples, Sarchi et Baud, épouseront, comme Émile Pereire, une sœur d'Olinde: chez Isaac et Sophie Rodrigues, le saint-simonisme était vraiment devenu une affaire familiale!

L'école saint-simonienne, qui s'était d'abord exprimée en publiant en 1825-26 un journal hebdomadaire, *Le Producteur*, avait conquis en 1827-28, nombre d'adeptes; emmenés par l'imagination enthousiaste d'Enfantin, ils entreprirent de donner consistance au dogme et de structurer hiérarchiquement la secte, constituée en une nouvelle religion. Aux articles du *Producteur* et aux réunions hebdomadaires des saint-simoniens, vont succéder des conférences

Généalogie Sarchi-Rodrigues établie par Emmanuel Grison

© Collection École polytechnique – Fonds Emmanuel Grison

publiques d'Exposition de la doctrine. Un « Collège » d'une petite dizaine de membres (dont Enfantin, Bazard, l'historien Bûchez et les deux frères Rodrigues: Olinde et Eugène) devait travailler à l'élaboration de la Doctrine, pendant que les « *prédicateurs* » animeraient ces conférences publiques. Ils y manifestèrent des dons oratoires divers. Enfantin a le plus de succès, « *sa nature joyeuse repose des violences d'Olinde Rodrigues et de la mauvaise humeur de Bazard* ». Un auditeur trouve que Baud a « *un visage de sectaire, regards d'inspiré, pantomime d'énergumène, gestes épileptiques, éloquence creuse et sonore, phrases à effet* ». On est, faut-il le rappeler, en pleine effervescence romantique, et si les réunions soulèvent l'exaltation chez les uns, d'autres ne manquent pas de s'esclaffer, bientôt de se scandaliser, comme en témoigne l'abondante collection de caricatures anti-saint-simoniennes que publièrent les journaux. La première réunion se tint à la Caisse hypothécaire chez Olinde, le 17 décembre 1828; quelques jours plus tôt, Olinde et Enfantin avaient été témoins au mariage de Félicie Rodrigues avec Charles Sarchi, une union célébrée dans le contexte le plus saint-simonien qui soit !

4. Le mariage de Charles et Félicie

Nous avons un extrait du registre des actes de mariage de Paris, 3^e arrondissement: le 4 décembre 1828 eut lieu le mariage de Félicie Rodrigues, 17 ans, avec Charles Sarchi, « *com-mis banquier* », 25 ans. Nous connaissons les parents de Félicie, Isaac et Sophie; ils sont là, consentants, ils habitent 6 rue de l'Échiquier, Isaac est « *caissier de la Compagnie de la fondrie à Vaucluse* ». Du côté de Charles, est présent son père, François-Philippe, « *docteur en droit, interprète assermenté près les tribunaux* », habitant 63 rue Quincampoix. Sa mère, Françoise Schmidt, est à Vienne; elle a envoyé son consentement par acte notarié. Les témoins de la mariée sont ses deux frères, Olinde et Eugène, domiciliés chez leurs parents. Les deux témoins de Charles sont son frère Philippe-Benoît, 28 ans, habitant 228 rue Saint-Martin, et l'illustre Prosper Enfantin, alors « *caissier*

général de la Caisse hypothécaire », habitant 30 rue Neuve-Saint-Augustin. Charles est noté « *demeurant 5 rue Hauteville, et avant 63 rue Quincampoix* » (le domicile de son père). Si nous relevons les adresses, c'est pour remarquer qu'elles sont toutes dans le même quartier, rive droite, près de la Bourse et de la rue Monsigny où se trouvait le principal foyer du saint-simonisme. Le mariage civil fut-il suivi d'un mariage religieux? C'est très peu probable. Les parents Rodrigues étaient juifs, peu ou pas pratiquants peut-être; Olinde et Eugène n'avaient d'autre religion que la saint-simonienne, et Charles, officiellement catholique, nous paraît avoir toujours gardé son indépendance vis-à-vis de la religion. On ne voit pas très bien tous ces ardents disciples d'une « *doctrine* » en pleine expansion se rendre bourgeoisement à quelque paroisse parisienne. D'ailleurs, seule la cérémonie civile semble avoir marqué le souvenir de Félicie: *Il y a aujourd'hui 44 ans, je disais oui à cette heure-ci, devant Monsieur le Maire et je scandalisais un peu ce bon Monsieur Duhamel par mon empressement à me lever et à répondre à cette solennelle question qui décide du sort de toute la vie. Se peut-il que tant de personnes répondent avec une si grande légèreté à ce représentant de la loi humaine et divine, car toute loi est divine de son essence, sans y être poussées, forcées pour ainsi dire par un sentiment puissant et irrésistible?* (04-12-1872).

5. L'Église saint-simonienne

En marge des réunions d'Exposition, l'année 1829 fut consacrée à l'élaboration de la Doctrine: Charles Sarchi et Eugène Rodrigues y apportèrent une contribution importante. Eugène Rodrigues, en particulier, convaincu de la supériorité de la religion sur la philosophie et sur la science, imprégné d'un certain panthéisme, voulait fonder les bases d'une Église future. Déjà, trois jours après le mariage, le 7 décembre 1828, « *une véritable séance religieuse avait procédé à l'installation du second degré* » de la secte (G. Weill) - le premier degré étant le Collège. De ce second degré, comptant une vingtaine de membres, faisaient partie

Émile Pereire, Hippolyte Carnot, Talabot... ainsi que Baud et Sarchi.⁴

Eugène Rodrigues prit la parole, souhaitant l'établissement « *d'une religion correspondant à celle du Christ, dans laquelle la doctrine se résoudra* », écrit G. Weill qui présente Eugène comme « *l'âme de la transformation du saint-simonisme de simple philosophie en nouvelle religion. (...) C'est une gracieuse et touchante apparition, à l'origine du saint-simonisme, que celle de ce jeune homme au corps malade, à l'âme ardente, plein d'une foi invincible dans l'avenir* ». Eugène rêvait d'une religion « sanctifiant la matière aussi bien que l'esprit », dérivant vers une sorte de panthéisme. Suivant l'inspiration de son fondateur et l'influence d'Eugène Rodrigues, c'est en effet de plus en plus une religion que veulent instituer les disciples. Ils se constituent en Famille, ils se regroupent dans une maison commune (l'Hôtel de Gesvres, rue Monsigny), ils se hiérarchisent. Il y aura au sommet un Père Suprême... ou plutôt deux : Enfantin et Bazard. Ils furent élus, le jour de Noël 1829, par la quinzaine de « Pères » du Collège du 1^{er} degré. L'élection fut proclamée par Olinde, le disciple, qui déclara « *qu'il ne s'était jamais senti si grand en Saint-Simon que le jour où il était parvenu à en élever de plus grands au-dessus de lui* ». La Famille comptait en outre une vingtaine de membres du 2^e degré, dont Sarchi, Baud et Émile Pereire, et une quarantaine du 3^e degré. Cependant, en cette fin de 1829, les discussions allaient toujours bon train, les dames même s'en mêlant. Enfantin écrit à un correspondant : « *nos dames (M^{me} Bazard, sa fille et sa nièce, M^{me} Fournel, M^{me} Sarchi et une autre sœur de Rodrigues (Mélanie?) ont commencé à se réunir et à faire des travaux* ». Mais le Collège n'est pas unanime : Enfantin toujours exagéré, Bazard plus raisonnable, Bûchez hostile à l'instauration d'une religion formelle. Bûchez finalement fait sécession, puis, plus tard, Bazard. Mais Eugène n'assistera

pas à ces divisions. Il mourut en janvier 1830, peu après la proclamation par le Collège des deux Pères suprêmes, Enfantin et Bazard.

6. Eugène Rodrigues

Eugène Rodrigues laissait le souvenir « *d'une gracieuse et touchante apparition, à l'origine du saint-simonisme (...) Peu de temps avant sa mort, il était devenu amoureux d'une jeune fille, et son ami Charles Duveyrier l'engageait à la demander en mariage* ». Enfantin, prévenu, s'y opposa ; le mariage, écrivit-il, devra être modifié ; « *il ne convient donc pas qu'un des fondateurs de la religion nouvelle adopte cette formule sociale vieillie* » ; il ne peut être prêtre de la nouvelle religion si son cœur est ailleurs. Les propos d'Enfantin méritent d'être cités, comme exemple de sa logomachie romantico-sectaire : « *Eugène avant d'avoir une sœur à sauver en a des milliers qui gémissent et attendent quelque chose de lui... Le pontife ne demande à la Sybille que la révélation des destinées sociales... Il ne mérite pas le nom de prêtre si au moment même où le son divin vient de frapper son oreille et de pénétrer jusqu'à son cœur, il ne s'élance pas pour ouvrir les portes du temple aux fidèles, s'il s'oublie à genoux devant le trépied sacré, au lieu de se relever de suite avec enthousiasme pour entamer l'hymne dont une voix prophétique vient de moduler les accords* » (H. d'Allemagne, p. 65). Le jeune Rodrigues avait la foi d'un martyr : il obéit et se sacrifia. Dans la lettre écrite à Duveyrier pour annoncer sa résolution, il s'adressa aux prêtres et aux prêtresses de l'avenir : « *Vous êtes purs comme les anges, s'écriait le jeune apôtre, et les amours des anges vous sont seules connues* ». Nous ne savons pas qui fut la malheureuse délaissée, mais il se trouve que la correspondance nous apprend que c'étaient les sœurs Rodrigues qui l'avaient poussée dans les bras d'Eugène. Dans une lettre, Charles déplore qu'« *une impression, un sentiment diffus arrive parfois à se concrétiser en un énoncé bien net et bien clair, lequel ne tarde pas à déterminer la volonté et à s'emparer de notre imagination qu'il entraîne le plus souvent bien au-delà des bornes de la réalité (...) Si nous considérons les*

4. Note de Christian Marbach : Hyppolite Carnot est le fils de Lazare, « l'organisateur de la victoire » et un des fondateurs de l'X. Hyppolite est aussi le frère du thermodynamicien Sadi Carnot et le père du futur président Sadi Carnot.

effets de ces énoncés sur les accidents de la vie domestique, nous les trouverons tout aussi grands et tout aussi redoutables. J'ai vu dans ce genre de curieux exemples : les discours imprudents de sa mère et de ses sœurs ont allumé dans le cœur de mon pauvre beau-frère Eugène une passion absurde, qui a fait son malheur et l'a conduit bien jeune au tombeau ; un mot dit au hasard décide souvent d'une destinée ; c'est ainsi qu'un jour à déjeuner dans notre salle à manger de la rue de la Chaussée d'Antin, m'étant avisé de dire à ce bon Viganô qu'il devrait bien épouser Laura, ces simples paroles ont suffi pour allumer cette âme trop combustible, qui ne pensait pas plus alors à sa trop blonde épouse, que je ne pense en ce moment à la grande pagode de Pékin ». (25-01-1867). Nous retrouverons plus loin ces Viganô.

7. Félicie Rodrigues-Sarchi

Ménilmontant. In : Jean-Pierre Alem, Enfantin : le prophète aux sept visages, J.-J. Pauvert, 1963.

Si nous nous sommes étendus sur ce tourbillon saint-simonien, c'est parce qu'il secoua fortement la famille Rodrigues dans ces années

1828-1831, et particulièrement Félicie qui, malgré son jeune âge, dut se passionner, comme Eugène, pour ces visions de renouveau social et religieux. Elle écrira qu'on la traitait alors de révolutionnaire-née (23-04-1868). Comme les saint-simoniens, elle a lu Lamennais, dont *l'Essai sur l'indifférence en matière de religion* (1817-1823) s'ouvre, à contre-sens du catholicisme officiel, sur un christianisme libéral ; elle citera plusieurs fois les *Paroles d'un Croyant* (1834), furieux anathème d'un Lamennais en rupture avec Rome. Il est évident qu'Eugène devait laisser un souvenir profond à sa jeune sœur Félicie, avant et après son mariage avec Charles Sarchi. On en trouve, bien plus tard, un témoignage émouvant dans une lettre de Félicie à sa fille Hélène : *Ton oncle Isaac a envoyé à ton père (...) une lettre de M. Enfantin, écrite à Mr Duveyrier en 1861. Cette lettre est un éloge sans réserve de la Brochure sur les banques qui venait d'être publiée ; il y exprime le regret que ton père n'écrive pas davantage et dit qu'il serait bien désirable qu'il travaillât avec Isaac à l'économie politique pour l'honneur de leur ancienne petite église et pour la mémoire d'Eugène. Ce souvenir de mon cher frère mort en janvier 1830 avant d'avoir accompli ses 23 ans m'a fait une grande impression ; il a laissé une empreinte profonde et durable, ce jeune homme si enfant encore dont l'âme et l'intelligence étaient si hautes. Cette lettre était écrite à un tiers, elle a toute la force d'un sentiment vrai, ce n'était pas une flatterie adressée à ton père, ce n'était pas non plus un moyen de toucher nos cœurs. Mon bien-aimé frère avait laissé de grandes traces de son court passage sur la terre.* (F 12-09-1867). Sa relation avec Charles, de huit ans son aîné, se déroula alors sur fond de réunions enflammées, de discussions de doctrine, de politique, d'articles du *Globe* où écrit Emile Pereire, de conversions et de reniements. Elle a dû entendre Charles parler de Vico, cet italien dont la philosophie de l'histoire venait d'être traduite en français par Michelet (1827) et à laquelle s'intéressèrent fort les saint-simoniens. Revenant sur le passé à l'occasion de ses 60 ans, Félicie reconnaîtra que c'est à l'influence de Charles qu'elle doit sa culture et son épanouissement intellectuel : *En*

remontant le cours des années passées, je me sens toujours la même, poussée par les mêmes mobiles aspirant au même but; combien de fois mon individu physique s'est-il modifié et entièrement renouvelé pendant cette longue durée, mais mon âme m'apparaît toujours une et scellant de sa nature propre toutes les formes assumées par cette matière qui l'enveloppe. Tous ces jours-ci, j'ai repensé au chemin parcouru, aux guides qui m'y ont fait entrer dès mon enfance, à mes parents, à bonne amie, et j'ai rendu grâce à Dieu de m'avoir placée dans de si admirables conditions pour apprendre à l'aimer et à le servir; j'ai repensé aussi au développement intellectuel que je dois à ton père, à tout ce qu'il a fait pour développer en moi des facultés qui eussent sans doute été étouffées si j'avais été unie à un Edon ou à un Alexandre quelconque; il est vrai que mon petit amour-propre se relève là et me dit que je n'aurais pu épouser un individu aussi nul, mais en sais-je quelque chose? (03-07-1871).

Après la folle année 1829 qui aboutit à la proclamation par Olinde des Pères suprêmes, des deux « papes » Bazard et Enfantin, la mort d'Eugène dut affecter profondément Félicie, surtout si, comme le suggère la lettre de Charles citée plus haut, elle put percevoir un lien de cause à effet entre le décès de son frère et l'encouragement qu'elle aurait imprudemment donné à sa passion. Est-ce alors, que Charles prit ses distances avec les saint-simoniens, malgré l'engagement encore persistant d'Olinde jusqu'à la rupture de 1832? Il faudrait dépouiller les archives de l'Arsenal pour y trouver sa trace. Nous noterons seulement que, tandis qu'il est cité parmi les membres du second degré en 1829 (H. d'Allemagne, p. 69), il ne figure pas, ni dans le second degré ni ailleurs, dans la liste complète des 79 membres de la Famille en juin 1831 (Charléty, p. 78). Et il n'est pas non plus, bien sûr, en 1832, parmi les « Quarante » de Ménilmontant, où ne sont pas non plus ni les Pereire, ni Baud. Dans la correspondance, on évoquera parfois les saint-simoniens: Michel Chevalier, à qui Charles enverra un exemplaire de son livre – mais jamais Enfantin, sauf lors du décès de celui-ci, en 1864: *Ce matin ton*

père est sorti pour aller à l'enterrement de M. Enfantin dont la mort nous était connue par le journal. Après avoir suivi le cortège jusqu'au Faubourg Montmartre, ton papa a pris un omnibus qui l'a ramené à la maison, n'ayant pas le courage d'aller jusqu'au Père Lachaise (...) Il a vu ton oncle Isaac arrivé ce matin, il y avait énormément de monde et il y aura sans doute des discours sur la tombe (F02-09-1864). Les relations avec celui qui avait été leur témoin de mariage, et qui avait tenu une si grande place pour eux à cette époque, s'étaient bien distendues et son influence bien évanouie.

8. Délire romantique

Ménilmontant. In : Jean-Pierre Alem, *Enfantin : le prophète aux sept visages*, J.-J. Pauvert, 1963.

Nous ne suivrons pas l'Église saint-simonienne dans sa vie agitée et bruyante des trois années qui suivirent la mort d'Eugène; on en trouvera le récit dans les sources que nous avons citées. Elle était fortement « médiatisée » sur le moment par le journal *Le Globe*, une feuille « politique, philosophique et littéraire » fondée en 1824 par Pierre Leroux et dont Sainte-Beuve était un des rédacteurs. Après la révolution de Juillet 1830, *le Globe*, jusque-là journal d'opposition modérée, assez réservé vis-à-vis des saint-simoniens, bascula franchement dans leur camp, en devenant quotidien (il était auparavant trihebdomadaire). Pierre Leroux était entré dans la Famille, dans le groupe du 2^e degré, et Michel Chevalier prit le journal en mains comme rédacteur en chef. En janvier 1831, le

Globe était sous-titré « *Journal de la doctrine de Saint-Simon* » ; en août 1831 ; « *Journal de la religion de Saint-Simon* ». L'exaltation montait parallèlement.

Il n'était guère raisonnable d'avoir deux Pères Suprêmes ; la crise était inévitable et elle éclata lorsque les saint-simoniens abordèrent la « *question de la Femme* », à propos de l'affranchissement de celle-ci. Il y avait déjà dans la Famille quelques femmes : « *Madame Olinde* », Madame Bazard, Palmyre et Claire Bazard, Cécile Fournel... et Enfantin entendait qu'on précise le statut de la femme dans la société future, qu'on donne à l'Église des prêtresses, qu'on trouve la Femme-Messie, une Mère Suprême ! Il était personnellement contre le mariage et d'ailleurs selon lui la suppression de l'héritage, qui était un des points forts de la doctrine, entraînait la légitimité de l'union libre. Bazard réagit vivement : pour lui « *la sanctification du mariage, voilà le véritable affranchissement de la femme* ». Les esprits s'échauffaient de plus en plus dans des séances nocturnes proprement hallucinantes : un soir, Olinde affirma que l'Esprit Saint reposait sur lui et, comme on le contredisait, il tomba sans connaissance. Bazard, de son côté, eut une attaque d'apoplexie le 29 août 1831. Pour tenter une conciliation sur ce point litigieux, Olinde Rodrigues rédigea un projet de « *bases de la loi morale proposées à l'acceptation des femmes* » (27-10-1831), cependant que Michel Chevalier proclamait un triumvirat : « *Désormais le pouvoir saint-simonien repose sur l'union profonde qui lie nos trois Pères, Enfantin, Bazard et Rodrigues* ». Peine perdue : Bazard fit sécession le 11 novembre, suivi d'un certain nombre d'adeptes, dont Hippolyte Carnot et Pierre Leroux. Les anciens partaient, laissant les jeunes, plus fanatiques. Émile Pereire démissionna de sa charge de rédacteur au Globe, évitant de quitter avec éclat pour ne pas désobliger son beau-frère Olinde. Car non seulement Olinde resta, mais il fit allégeance à Enfantin de façon solennelle, le 27 novembre, en déclarant : « *Au nom du Dieu vivant, qui m'a été révélé par Saint-Simon, notre ancêtre à tous, et le mien en particulier, mon premier acte de foi doit être de proclamer*

vous, Enfantin, l'homme le plus moral de notre temps, le vrai successeur de Saint-Simon, le chef suprême de la religion saint-simonienne ». Et Olinde voyait dans sa foi saint-simonienne le symbole de l'union entre juifs et chrétiens : « *Du jour où le juif rencontra Saint-Simon et vit en lui un nouveau Père, la famille universelle avait été fondée... le chrétien féodal a donné le baiser de paternité au juif persécuté qui avait crucifié Jésus* » (Globe, 16 janvier 1832). Auprès du Père Suprême, Olinde assumait les fonctions de chef du culte - ce qui ne consistait pas du tout à gérer des cérémonies ou une liturgie, mais à promouvoir l'organisation financière et industrielle dont on attendait l'amélioration du sort des classes pauvres : action morale appuyée prioritairement par les banques, sources du crédit industriel.

9. Le schisme de Rodrigues

Mr Enfantin. In: Hippolyte Castille,
Le père Enfantin, Paris : E. Dentu, 1859.

© Collection École polytechnique

Mais l'entente avec Enfantin, dans ce délire utopique et mystique, fut bientôt rompue par une déclaration fracassante de Rodrigues qui, le 13 février 1832, lança aux saint-simoniens l'appel suivant: « *L'appel aux femmes, tel que l'a conçu Enfantin, et les théories morales qui s'y rattachent, ont fait naître entre lui et moi un dissentiment formel (...) J'ai affirmé que, dans la famille saint-simonienne, tout enfant devait pouvoir connaître son père. Enfantin a exprimé le vœu que seule la femme fût appelée à s'expliquer sur cette grave question. Il y a donc admis des cas de promiscuité religieuse, tandis que j'ai seulement admis la sanction du divorce et la sanctification des secondes noces (...) Saint-simoniens ! l'héritier direct de Saint-Simon assume enfin sur lui la tâche que lui a confiée son maître; il vous appelle tous, hommes et femmes, à fonder avec lui l'union des travailleurs pacifiques, au nom du Nouveau Christianisme, dernière parole, testament de Saint-Simon* ».

Rodrigues quitta aussitôt la maison de la rue Monsigny où, avec sa famille, il cohabitait avec Enfantin, Michel Chevalier et d'autres. C'était la rupture définitive avec l'aventure qui va bientôt se terminer par l'échec du rêve saint-simonien et la dispersion des fidèles: cessation de parution du *Globe* (avril 1832), repli d'Enfantin et des « *Quarante* » (dont ne firent partie ni les Pereire, ni Baud, ni Sarchi) en communauté quasi-monastique, dans la retraite de la maison de Ménilmontant (20 avril); mort de Bazard le dissident (29 juillet); procès en assises (27 et 28 août) pour outrage à la morale publique et aux bonnes mœurs, et infraction à la législation sur les associations. Olinde, cité à ce dernier chef, ne fut condamné qu'à 50 frs d'amende; Enfantin et Michel Chevalier écopèrent d'un an de prison ferme, peine qu'ils purgèrent de décembre 1832 à août 1833.

La volte-face subite d'Olinde, dont la raison officielle était l'obstination d'Enfantin sur le statut de la femme, put être en fait attribuée à un ressentiment personnel d'Olinde contre Enfantin, que révélèrent plus tard les archives saint-simoniennes.

Dans l'atmosphère exaltée du moment, les fidèles envoyaient au Père des « *confessions* », et Enfantin en reçut une d'Euphrasie qui, paraît-il, « *ne laissait aucun doute sur l'infortune conjugale d'Olinde; Euphrasie demandait en grâce au Père Enfantin de s'efforcer de détacher d'elle son mari* ». Enfantin montra la confession à Olinde qui, « *après lecture approfondie, déclara que le Père avait mal compris et calomniait sa femme* ». Et l'on trouve aussi dans les archives une lettre de Michel Chevalier à Olinde, aussitôt après le 13 février, qui reprend les fantasmes d'Enfantin sur la Femme, à propos d'Euphrasie: « *Si vous étiez Pape, Euphrasie serait la Papesse, vous ne le concevez pas autrement ! Euphrasie est bonne, elle est belle, elle est le type le plus pur de la grâce, mais Euphrasie est-elle prêtresse ? Est-elle à la fois industrielle et savante ? Non, vous le lui avez dit, elle est une brillante artiste. Méditez ce dilemme... Ou bien Euphrasie est restée la plus pure des femmes après l'approche d'Henry auquel elle voulut sauver la vie et auquel elle l'a sauvée et c'est vous qui le déclarez; dès lors vous admettez complètement de fait la théorie du Père Enfantin; ou bien à vos yeux elle a failli et alors vous n'êtes pas le modèle des couples !* » Henry, le saint-simonien « *sauvé* » par Euphrasie – l'un des membres du 2^e degré de la Famille – était-il Timothée-Édouard Henry, ingénieur des Ponts et Chaussées, camarade de promotion de Polytechnique de Michel Chevalier ? Pauvre tante Olinde, pauvre Olinde...

Et Michel Chevalier de conclure, en une nouvelle allusion au judaïsme d'Olinde: « *le chrétien a protesté dans Bazard, le juif dans Rodrigues, nous restons avec Enfantin, vrai saint-simonien* ».

On se gardera de ne retenir du saint-simonisme que les débordements un peu ridicules et les excès de ces jeunes « *enfants du siècle* ». Ils étaient travaillés par le levain romantique, la passion politique du temps des Trois Glorieuses, la révolte véhémement contre le conservatisme cagot de la Restauration, le désir généreux de donner à tous, hommes et femmes, la vraie libération. Ils avaient trouvé en Saint-Simon le

guide visionnaire qui, au-delà du christianisme exténué, avait saisi qu'un nouvel avenir s'ouvrait à l'humanité avec le développement prodigieux de l'industrie et des communications, par la puissance de la machine à vapeur, le réseau des banques et l'ouverture des voies nouvelles de circulation. Passées les extravagances de la jeunesse, on retrouvera la pléiade des saint-simoniens, au milieu du ^{xix}^e siècle, au premier rang de l'économie et des finances. Michel Chevalier sera professeur d'économie politique au Collège de France, Talabot président de la Compagnie P.L.M. dont Enfantin sera, jusqu'à sa mort, administrateur. Les Pereire édifieront leur empire bancaire et industriel. Olinde, mort prématurément (« *Il disparaîtra en 1851, dans les bras d'Isaac Pereire, retour de Londres, des suites d'un stupide accident* » - Autin, Les Frères Pereire, p. 34), n'aura pas connu l'ampleur de l'héritage moral des saint-simoniens, mais il restera fidèle, jusqu'à la fin, à la doctrine du maître, conscient d'en être le disciple.

Le livre de Georges Weill, auquel nous empruntons les pages suivantes, montre bien la persistance des convictions saint-simoniennes d'Olinde après 1832, et son souci permanent du sort des ouvriers et des classes pauvres.

10. Olinde Rodrigues, de 1832 à 1848

« Quelques mois après sa rupture avec Enfantin parut un choix des écrits du maître, avec une préface où Rodrigues revendiquait la direction du saint-simonisme et proposait sur le mariage le maintien du statu quo jusqu'à ce que les femmes elles-mêmes eussent posé les règles de la morale nouvelle. Mais ce fut surtout l'amélioration pratique du sort des ouvriers qui l'occupa désormais. On ne pouvait y arriver qu'après avoir comblé l'abîme creusé entre les riches et les pauvres; aussi chercha-t-il à fonder un journal, le Patriote de 1840, qui devait s'adresser aux uns et aux autres; un essai encourageant avait été fait dans l'Est par l'Industriel Alsacien, qui prêchait la conciliation. En préparant ce journal, Rodrigues fut amené à s'entretenir avec beaucoup d'ouvriers, à connaître leurs œuvres; il eut la joie de découvrir chez eux des

poètes généreux, amis du progrès pacifique, et n'ayant pas réussi à fonder un organe périodique, il voulut du moins faire connaître ces vers. Ainsi parurent en 1841 les *Poésies sociales des ouvriers*, avec une préface pleine d'espérance: « *Le moment est venu, dit l'auteur, de fonder dans la presse, dans les chambres, dans la bourgeoisie, dans les ateliers, un nouveau parti politique, celui de la paix et du travail, de la conservation et du progrès, le parti social* ».

« La publication de Rodrigues aurait dû montrer à la bourgeoisie les dangers que lui faisait courir son indifférence à l'égard des masses populaires, mais le livre passa presque inaperçu. Rodrigues s'occupa ensuite de fonder une caisse des retraites ouvrières; en 1844, un mémoire à ce sujet fut élaboré dans une commission présidée par Mole; d'anciens hôtes de Ménilmontant, comme d'Eichthal et Michel Chevalier, s'y rencontrèrent avec Rodrigues. Mais le projet n'aboutit pas et le disciple de Saint-Simon dut attendre des jours meilleurs (...).

« La révolution de 1848, changea en trois jours, du 22 au 24 février, la forme du gouvernement. Olinde Rodrigues sentit se réveiller toutes les espérances de sa jeunesse. Le 9 mars, le disciple de Saint-Simon fit afficher sur les murs de Paris des placards où, l'un des premiers en France et en Europe, il proposait de résoudre les difficultés entre le travail et le capital par le système de la participation aux bénéfices. D'après son projet, à la fin de chaque exercice l'assemblée des représentants du travail et celle des représentants du capital étudieront séparément les comptes de l'année; puis des arbitres nommés par les deux assemblées examineront toutes les réclamations ou propositions, et, après avoir déduit des bénéfices le prix de revient, l'amortissement du capital et tous les autres frais, ils répartiront le reste en ayant pour principes l'égalité du capital et du travail (...).

« Puis vinrent deux brochures: « *Projet de constitution populaire pour la République française* » et « *Théorie des Banques* ». Le projet

de Constitution de Rodrigues, souvent chimérique, assigne une grande place à l'Institut, à l'Université; il reconnaît les droits politiques des femmes. Quant à la Banque de France, elle deviendra un immense organisme chargé d'accomplir toutes les opérations financières, de centraliser les recettes et les dépenses de l'État, et de faire des avances aux prolétaires qui voudront essayer une entreprise utile.

« Rodrigues voulut aussi refaire le groupe saint-simonien et convoqua chez lui une réunion où se trouvaient, excepté Enfantin, les membres de l'ancien collège et plusieurs des quarante de Ménilmontant; elle fut présidée par Lemonnier, un bourgeois, et Vinçard, un ouvrier. Mais les temps étaient changés: bientôt on se disputa, on récrimina, et l'on quitta la maison de Rodrigues sans avoir rien décidé. (Camille Jordan écrivait le 22 mars 1848: « *Olinde Rodrigues se démène comme un diable dans un bénitier et il a le talent d'indisposer tout le monde* »).

« L'apôtre ne se découragea point encore; avec une naïveté à la fois comique et touchante, c'est à la Bourse qu'il vint prêcher la nécessité d'une réforme, d'un accord entre la bourgeoisie et le peuple; l'échec fut complet. Rodrigues en reçut un coup profond; néanmoins il travaillait, d'une part, à développer et à unir entre elles les sociétés de secours mutuels, d'autre part, à publier une édition définitive des œuvres de son maître, lorsque la mort vint l'arrêter. Il avait fait jusqu'au bout son devoir de saint-simonien ».

Belle et sympathique figure, on le voit, que celle d'Olinde Rodrigues, votre arrière arrière grand-oncle. C'est en 1848 que Karl Marx publiait son *Manifeste du Communisme*, tandis qu'Olinde tentait d'éteindre, d'arrêter la lutte des classes qui allait se déchaîner ouvertement, de dessiller les yeux de bourgeois totalement aveugles. Son nom tombera dans l'oubli, mais ses idées généreuses seront reprises bien des fois (comme celle de la participation du personnel dans l'entreprise...), et jusqu'à notre époque, par tout le courant du christianisme social, en politique et ailleurs. Il est tentant, si inattendu que soit le rapprochement, d'associer la figure d'Olinde Rodrigues, juif de tradition, saint-simonien et disciple du Nouveau Christianisme, cette religion « post-chrétienne » – à celle de son contemporain, Frédéric Ozanam (1813-1853), chrétien proclamé « *Bienheureux* » par l'Église, fondateur des Conférences de St Vincent de Paul. Ozanam connut le saint-simonisme: en 1831, Lamennais faisait l'éloge, dans son journal *L'avenir*, d'un essai du jeune Ozanam intitulé « *Exposition de la doctrine de Saint-Simon* » – une réfutation de ce polémiste de 18 ans... Mais il écrira en 1836: « *La question qui divise les hommes de nos jours n'est plus une question de formes politiques, c'est une question sociale, c'est de savoir (...) si la société ne sera qu'une grande exploitation au profit des plus forts ou une consécration de chacun pour le bien de tous et surtout pour la protection des faibles* ».